

SECTION XXVIII.

De la vraisemblance en Poësie.

LA premiere regle que les Peintres & les Poëtes soient tenus d'observer en traitant le sujet qu'ils ont choisi, c'est de n'y rien mettre qui soit contre la vraisemblance. Les hommes ne sçauroient être guères touchés d'un événement qui leur paroît sensiblement impossible. Il est permis aux Poëtes comme aux Peintres qui traitent les faits historiques, de supprimer une partie de la vérité. Les uns & les autres peuvent ajouter à ces faits des incidens de leur invention,

Ficta potes multa addere veris,

dit Vida. On ne traite point de menteurs les Poëtes & les Peintres qui le font. La fiction ne passe pour mensonge que dans les ouvrages qu'on donne pour contenir exactement la vérité des faits. Ce qui seroit un mensonge dans l'histoire de Charles VII. ne l'est pas dans le Poëme de la Pucelle. Ainsi le Poëte qui feint une aventure honorable à son Héros pour le rendre plus grand, n'est pas un imposteur, quoique l'historien qui feroit la mê-

me chose, passât pour tel. On n'a rien à reprocher au Poëte, si son invention ne choque point la vraisemblance, & si le fait qu'il imagine, est tel qu'il ait pû arriver véritablement. Parlons d'abord du vraisemblable en Poësie.

Un fait vraisemblable est un fait possible dans les circonstances où on le fait arriver. Ce qui est impossible en ces circonstances, ne sçauroit paroître vraisemblable. Je n'entends pas ici par impossible ce qui est au-dessus des forces humaines, mais ce qui paroît impossible, même en se prêtant à toutes les suppositions que le Poëte sçauroit faire. Comme le Poëte est en droit d'exiger de nous que nous trouvions possible tout ce qui paroïssoit possible dans les tems où il met sa scène, & où il transporte en quelque façon ses lecteurs: nous ne pouvons point, par exemple, l'accuser de manquer à la vraisemblance, en supposant que Diane enleve Iphigénie pour la transporter dans la Tauroïde, dans le moment qu'on alloit sacrifier cette Princeesse. L'événement étoit possible, suivant la Théologie des Grecs de ce tems-là.

Après cela, que des personnes plus hardies que moi, osent marquer les bornes entre la vraisemblance & le merveilleux,

leux, par rapport à chaque genre de poësie, par rapport au tems où l'on suppose que l'événement est arrivé; enfin par rapport à la crédulité, plus ou moins grande, de ceux pour qui le Poëme est composé. Il me paroît trop difficile de placer ces bornes. D'un côté, les hommes ne sont point touchés par les événemens qui cessent d'être vraisemblables, parce qu'ils sont trop merveilleux. D'un autre côté, des événemens si vraisemblables qu'ils cessent d'être merveilleux, ne les rendent guères attentifs. Il en est des sentimens comme des événemens. Les sentimens où il n'y a rien de merveilleux, soit par la noblesse, ou par la convenance du sentiment, soit par la précision de la pensée, soit par la justesse de l'expression, paroissent plats. Tout le monde, dit-on, auroit pensé cela. D'un autre côté, les sentimens trop merveilleux paroissent faux & outrez. Le sentiment que du Rier prête à Scévola, dans la Tragédie qui porte ce nom, quand il lui fait dire, en parlant du Peuple Romain que Porfenna, auquel il parle, vouloit affamer :

Se nourrira d'un bras, & combattra de l'autre.

Devient aussi comique par l'exagération qu'il renferme, qu'aucun trait de l'Arioste.

Il ne me paroît donc pas possible d'enseigner l'art de concilier le vraisemblable & le merveilleux. Cet art n'est qu'à la portée de ceux qui sont nez Poètes & grands Poètes. C'est à eux qu'il est réservé de faire une alliance du merveilleux & du vraisemblable, où l'un & l'autre ne perdent pas leurs droits. Le talent de faire une telle alliance, est ce qui distingue éminemment les Poètes de la classe de Virgile, des versificateurs sans invention, & des Poètes extravagans. Voilà ce qui distingue ces Poètes illustres des Auteurs plats, & des faiseurs de Romans de Chevalerie, tels que sont les Amadis. Ces derniers ne manquent pas certainement de merveilleux. Au contraire ils en sont remplis; mais leurs fictions sans vraisemblance, & les événemens prodigieux à l'excès, dégoûtent les Lecteurs dont le jugement est formé, & qui connoissent les Auteurs judicieux.

Un Poème qui pèche contre la vraisemblance, est d'autant plus vicieux que son défaut est sensible à tout le monde. Nous avons une Tragédie de M. Quinault, intitulée *Le faux Tiberinus*, où le Poète suppose que Tiberinus Roi d'Albe, étant mort dans une expédition, un de ses Généraux, afin d'empêcher le décou-

agement des troupes, dérobe à leur connoissance la mort du Roi. Pour mieux cacher l'accident, il fait soutenir à son propre fils le personnage du Roi Tiberinus, à la faveur d'une ressemblance parfaite qui se trouvoit entre le Roi & Agrippa. C'est le nom de ce fils qui passe pour Tiberinus. Son pere suppose encore, pour mieux cimenter l'imposture, que le Roi mort a fait tuer secretement Agrippa. Tout le Royaume d'Albe s'y méprend un an durant, & le dénouement de la pièce, laquelle fournit d'acte en acte des situations merveilleuses, est encore très-intéressant. Cependant on ne comptera jamais cette Tragédie parmi celles qui font l'honneur de notre Théâtre. Elle ne touche que par surprise, & l'on désavouë son émotion propre, dès qu'on fait réflexion à l'extravagance de la supposition, sur laquelle toutes les situations merveilleuses de la Tragédie sont fondées. On n'a presque point de plaisir à revoir une pièce qui suppose que la ressemblance du Roi Tiberinus & d'Agrippa fût absolument si parfaite, même du côté de l'esprit, que l'amante d'Agrippa, après avoir eu de longues conversations avec lui, continuë à le prendre pour Tiberinus.

J'avouërai cependant qu'un Poëme sans merveillex, me déplairoit encore plus qu'un Poëme fondé sur une supposition sans vraisemblance. En cela je suis de l'avis de Monsieur Despréaux, qui préfère le voyage du monde de la Lune de Cyrano, aux Poëmes sans invention de Motin & de Cotin.

Comme rien ne détruit plus la vraisemblance d'un fait que la connoissance certaine que peut avoir le Spectateur que le fait est arrivé autrement que le Poëte ne le raconte, je crois que les Poëtes qui contredisent dans leurs ouvrages des faits historiques très-connus, nuisent beaucoup à la vraisemblance de leurs fictions. Je sçai bien que le faux est quelquefois plus vraisemblable que le vrai. Mais nous ne reglons pas notre croyance touchant les faits sur leur vraisemblance métaphysique, ou sur le pied de leur possibilité : c'est sur la vraisemblance historique. Nous n'examinons pas ce qui devoit arriver plus probablement, mais ce que les témoins nécessaires, ce que les Historiens racontent ; & c'est leur récit, & non pas la vraisemblance qui détermine notre croyance. Ainsi nous ne croyons pas l'événement qui est le plus vraisemblable & le plus possible, mais

ce qu'ils nous disent être véritablement arrivé. Leur déposition étant la regle de notre croyance sur les faits, ce qui peut être contraire à leur déposition, ne sçau- roit paroître vraisemblable. Or comme la vérité est l'ame de l'histoire, la vrai- semblance est l'ame de la Poësie.

SECTION XXIX.

Si les Poètes tragiques sont obligez de se conformer à ce que la Géographie, l'Histoire & la Chronologie nous apprennent positivement.

Remarques à ce sujet sur quelques Tragédies de Corneille & de Racine.

JE crois donc qu'un Poète tragique va contre son art, quand il pêche trop grossièrement contre l'Histoire, la Chronologie & la Géographie, en avançant des faits qui sont démentis par ces Sciences. Plus le contraire de ce qu'il avance, est notoire, plus son erreur devient nuisible à son ouvrage. Le public ne pardonne guères de pareilles fautes, quand